

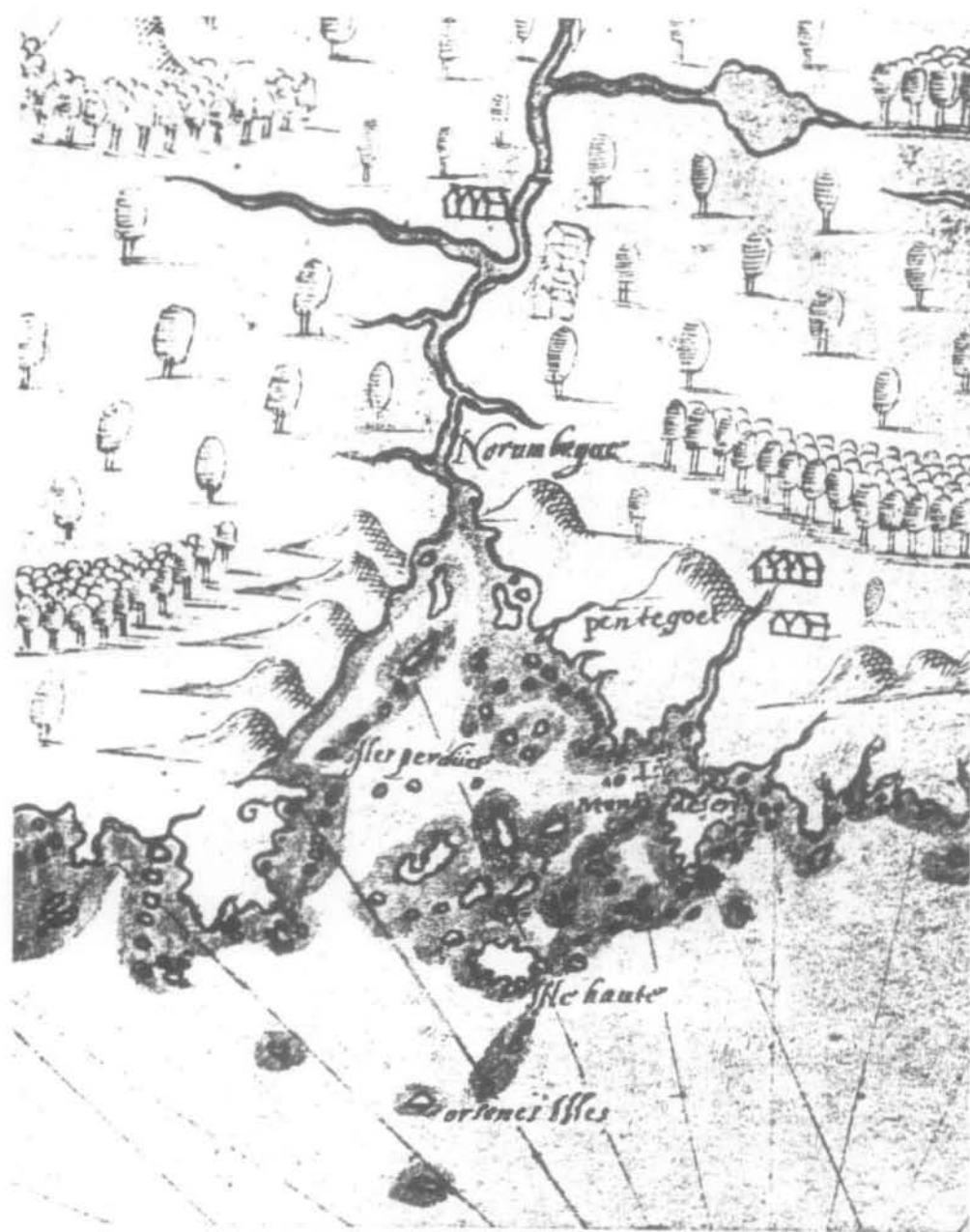


fig.2 Samuel de Champlain, *Descr(i)psion des costes, p(or)ts, rades, Isles de la nouvelle France* faict selon son vray meridien Avec la declinaison de le(y)ment de plusieurs endroits selon que le sieur de Castelfranc le demontre en son livre de la mecometrie de le(y)m(a)nt faict et observe par le S(ieu)r de Champlain, 1607, Congress Library Washington, D.C., détail. (Photo: auteur)

MYTHE OU RÉALITÉ

La côte atlantique vue par Champlain et ses prédécesseurs

On ne peut se faire une idée quelque peu précise des attentes et appréhensions de Champlain quand, en 1604, il entreprit l'exploration de la côte atlantique, sans connaître les représentations de cette région qui circulaient déjà de son temps. On était persuadé que les terres lointaines recelaient dans quelques coins perdus des nations encore civilisées, semblables à des fragments du Vieux Monde, oubliées dans le Nouveau et aspirant à la réunion avec l'Ancien¹. Une partie de ces spéculations nourrissait l'espoir de retrouver quelque part en Asie-Amérique les dix tribus d'Israël perdues après la séparation des royaumes de Juda et d'Israël. Une même façon de penser fondait la croyance dans l'Atlantide ou dans les Îles Fortunées. On s'attendait à y retrouver des vestiges des temps classiques miraculeusement préservés par l'isolement jusqu'à nos jours. Les légendes médiévales sur l'existence du prêtre Jean en Afrique étaient du même ordre².

Le Norembègue avant Champlain

Dans la perspective de Samuel de Champlain, ce type de croyance semble s'être limité au problème du Norembègue, du Saguenay et peut-être de l'Ouest canadien. Nous nous en tiendrons dans le présent contexte au seul problème du Norembègue qui a l'avantage d'intéresser la côte atlantique sinon nos Provinces maritimes.

Henry Harrisse a bien montré que l'origine des fables sur le Norembègue est à chercher dans le milieu dieppois du XVI^e siècle. Ou ce sont les marins de Verrazano, débarqués à Dieppe qui les ont inventées, ou ce sont quelques pêcheurs de morue qui l'ont fait par la suite. La première mention littéraire s'en trouve dans les *Raccolta* de Giovanni Battista Ramusio citant en 1565 le *Discorso* du capitaine Pierre Crignon, rédigé à Dieppe en 1539.

De la terre de Norumbega. Au delà de l'île des Bretons, on voit une terre contiguë audit cap et dont la côte gît Ouest un quart Sud-Ouest, jusqu'à la terre de la Floride pendant bien 100 lieues. Cette côte fut découverte il y a 15 ans par messire Giovanni da Verrazano au nom du roi François et de Madame la Régente. Bien des gens, même des Portugais appellent cette terre La Française. Elle s'étend vers la Floride par 78 de longitude Ouest et 37 de latitude Nord. Les habitants de cette terre sont des gens traitables, aimables et pacifiques. Le pays abonde en toutes sortes de fruits; il y croît des oranges, des amandes, des raisins sauvages et beaucoup d'autres espèces d'arbres odoriférants. Les habitants de ce pays l'appellent Nurumbega. Entre cette terre et celle du Brésil, il y a un grand golfe qui s'étend vers l'Ouest³.

Pour Pierre Crignon, non seulement le Norembègue était un pays au même titre que le Brésil, mais probablement une partie de l'Asie, comme le suggère les plantes qu'il mentionne : les oranges (*arancia*) en particulier. Même si les Grands Herbiers du XVI^e siècle savent représenter l'oranger de façon assez réaliste, l'orange, aussi désignée *pomo de oro*, ou encore pomme du Paradis, à la fois identifiée au fruit du Jardin des Hespérides et au fruit défendu de la Bible, gardait dans bien des esprits les connotations mythiques qu'elle avait pour Marco Polo. Comme ce dernier en avait vu en Perse⁴, à Java⁵ et aux Indes, leur apparition à un endroit où l'autre était un sûr signe de l'Asie. Crignon ne parlait-il pas aussi du fameux isthme que Verrazano situait à la hauteur du Cap Hatteras et qui s'ouvrait vers l'Ouest?

Champlain, qui parle de Norembègue plutôt que de *Nurumbega*, n'avait probablement pas lu les *Raccolta* de Ramusio. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il ait pu lire *Les Voyages aventureux du Capitaine Jan Alfonse*, qui en 1605 en était déjà à sa septième édition. On croit qu'il avait rédigé l'ouvrage quelque part entre 1536 et 1543. Celui-ci était formel sur l'existence d'un peuple civilisé au Norembègue.

Passé l'isle de saint Jehan, tourne la coste a l'Oest & Oest-sudoest jusques a la riviere de Norembègue nouvellement decouverte qui est a trente degrez. Aucuns disent qu'il y ha passage, mais lon ne le sçait encor' au vray, car la mer n'ha pas esté toute decouverte. Cette riviere ha a son entree beaucoup d'isle, banchs & roches. Au-dedans bien quinze ou vingt lieues est bastie une grande ville, ou les gens sont petis & noirastres comme ceux des Indes, et sont vestus de peaux, dont ils ont grande habondance, & de toutes sortes. En ceste riviere vient mourir le banch de Terre neufve.

Passé ceste riviere, tourne la coste a l'Oest & Oestnortoest plus de deux cens cinquante lieues, qui ha beaucoup d'isles, & est bien saine, & dit lon qu'il y ha de bon ports, comme ceux de Norembègues. La terre n'est pas fort haute, elle est bien labouree, & garnie de villes & chasteaux, ilz adorent le Soleil & la Lune⁶.

À proprement parler, le dernier paragraphe ne s'applique pas au Norembègue comme tel, puisqu'il décrit quelque 250 lieues de côte au sud de la Pennobscot. Si nous avons tenu à le citer tout de même, c'est que la région qu'il décrit nous paraît fonctionner comme un prolongement asiatique du Norembègue, dont celui-ci devient comme la porte, un peu comme le Saguenay l'était aux yeux de Cartier. Jean Alfonse déclare d'ailleurs que les gens y sont «petits et noirastres comme ceux des Indes», suggérant donc que l'on n'en est pas si loin. La mention de «villes & chateaux» va dans le même sens.

Marc Lescarbot connaissait bien ce texte. Il en parle explicitement et le cite.

...un Capitaine de marine nommé Jean Alfonse, Xaintongeois, en la relation de ses voyages aventureux, s'est aventuré d'écrire (...)que «passé l'île de Saint-Jean (laquelle je prens pour celle que j'ay appellée ci-dessus l'île de Bacaillos),

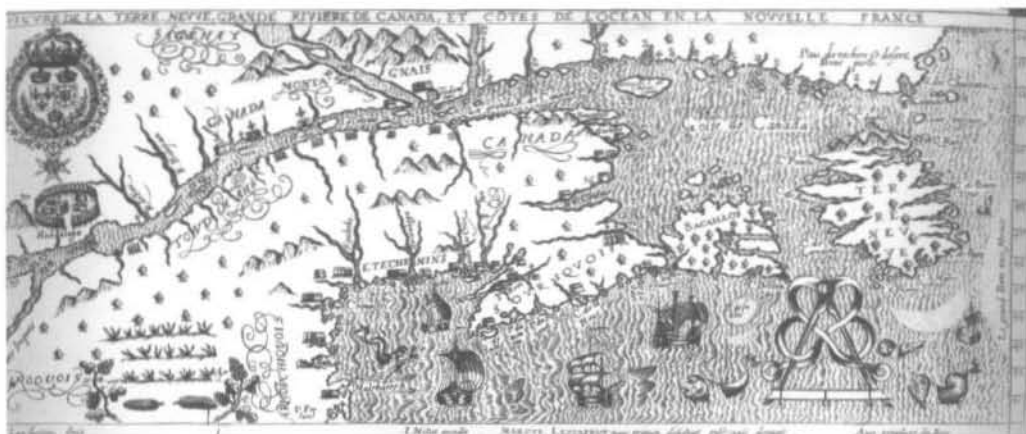


fig.1 Marc Lescarbot del., Ian Swelin fec. et J. Millot exc., *Figure de la Terre Neuve, Grande Riviere de Canada, et Cotes de l'Océan en La Nouvelle France*, dans Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, 1609. (Photo: auteur)

la côte tourne à l'Ouest & Oüest Sur Ouest, jusques à la riviere de *Norembgue*, nouvellement découverte(ce dit-il) par les Portugalois & Hespagnols, laquelle est à trente degrez; adjoutant que cette riviere a en son entrée beaucoup d'îles, bancs, & rochers : & que dedans bien quinze ou vingt lieuës est bastie une grande ville, où les gens sont petits & noiratres, comme ceux des Indes, & sont vêtus de peaux dont ils ont abondance de toutes sortes. Item que là vient mourir le banc de Terre-neuve : & que passé cette riviere la côte tourne à l'Ouest & Ouest-Norouest plus de deux cens cinquante lieuës vers un païs où y a des villes & chateaux⁷.

Lescarbot explicite le texte de Jean Alfonse sur deux points seulement. Il identifie «l'isle de saint Jehan» à son «Île de Bacaillos», qu'il ne faut pas confondre avec Terre-Neuve chez Lescarbot. Comme on peut le voir sur sa carte (fig.1), Lescarbot réservait ce toponyme à ce que nous appellerions aujourd'hui l'île du Cap Breton. En outre, il précise que les premiers découvreurs de la rivière de Norembègue n'étaient pas les Français mais «les Portugalois & Hespagnols», faisant peut-être allusion à l'exploration de la baie de Fundy par Fagundes et à la découverte de l'embouchure de la Pennobscot par Gomez que les cartographes de son temps avaient l'habitude de confondre en une seule.

Lescarbot ne connaissait probablement pas la *Cosmographie* de Jean Alfonse qui est restée à l'état de manuscrit. Le capitaine y revenait sur le sujet du Norembègue.

Son texte n'est pas sans intérêt. Il corrige sur un point les affirmations des *Voyages aventureux* et ajoute quelques notes nouvelles.

...y a une ville qui s'appelle Norombégue et y a en elle de bonnes gens et y a forces pelleteryes de toutes bestes. Les gens de la ville sont vestuz de pelleteryes portans manteaulx de martres. Je me doubte que ladicte rivière va entrer en la rivière de Ochélaga, car elle est sallée plus de quarente lieues au dedans, selon le dict des gens de la ville. Les genz parlent beaucoup de motz qui approuchent du latin et adorent le soleil, et sont belles gens et grandz hommes⁸.

On se souvient que Jean Alfonse avait affirmé que les gens de Norembègue étaient «petits». Il se corrige maintenant là-dessus, affirmant qu'ils «sont belles gens et grands hommes». Il avait été question de «peaux». On précise maintenant que les habitants du lieu se vêtaient de peaux de martre. La fourrure de la martre zibeline était spécialement appréciée de la noblesse à l'époque. Si les gens de Norembègue s'en faisaient des manteaux, c'était le signe qu'ils étaient bien nantis. Jean Alfonse répète qu'ils ont une «grande ville» et qu'ils adorent «le Soleil et la Lune», mais il ajoute cette note extraordinaire qu'ils utilisent des mots qui «approuchent du latin», une des langues de l'Antiquité classique et la langue de la Chrétienté. Véhicule de la communication, la parole symbolise l'appétit de réintégration dans le monde civilisé qu'on supposait à ces témoins de l'Ancien Monde.

À l'évidence, Jean Alfonse entendait marquer clairement qu'en ces lieux, on trouvait une nation civilisée. Nous retrouvons donc l'idée d'un fragment du Vieux Monde miraculeusement sauvé dans le Nouveau. Même leur culte solaire – on en niera l'existence, voire de toute forme de religion, chez les Indiens – les qualifierait en ce sens. Il va sans dire que tous ces indices confirmaient aussi la proximité des Indes. Pour Jean Alfonse, le Norembègue est lié à la Tartarie. Il fait partie du continent qui va de la

terre de Ochélaga au Figuyer⁹ et au Pérou, en laquelle abunde or et argent. Veu aussi que ceulx de la terre dient que en la ville nommée Cébola¹⁰, qui est par les trente et cinq degrez de la haulteur du polle artique, les maisons sont toutes couvertes d'or et d'argent, et sont serviz en vaisseaulx d'or et d'argent. Ces terres tiennent à La Tartarie, et pense que ce soit le bout de l'Azie selon la rondeur du monde¹¹.

On trouve ensuite mention du Norembègue dans un routier rimé dont l'épître dédicatoire à François I^{er} est signée «Jehan Mallart vostre escripvain». Comme François I^{er} meurt le 31 mars 1547, Harrisse en avait conclu qu'il ne pouvait dater d'après cette date.

Comme isle el faict de la terre aux bretons
Passe cest isle icy que dessus marque
Tourne la coste au oest et est suest
Jusques a la riviere Novemberque

Tout de nouveau decouverte et celle est
 Assize par trente degrez et disent
 Aucuns pillotz qui toutefoys mesdisent
 Que icy on trouve ung assez bon passage
 Car nul nen a encore trouvé lusaige
 A son entree a des isles et bancz
 Force rochiers sy trouvent aussy leans¹²
 Bien quinze lieux ou vingt lieux a une isle
 Tres belle et grande ou la gent est habille
 A accoustrer pelleterie exquise
 De maint marchant bien chèrement requise
 Et dont ceulx cy eulx mesmes sont vestus
 Telz gens sont noirs mais bien plains de vertus
 Or est il vray qu'en la riviere ycelle
 Viennent mourir ces bancz cy quon appelle
 De terre neufve et passe cest eau va
 La coste au oest et oest norroest en la
 Plus de deux centz cinquante lieux la rotte
 Force isles a illecques¹³ en la coste
 Laquelle est saine et comme on fait rappors
 Lon trouve icy de tres excellentz portz
 Ils ont chasteaux et villes qu'ils decorent
 Et le Soleil et la lune ils adorent
 En ce pays leur terre est labourée
 Non terroy hault mais assez temperée¹⁴.

Jehan Mallart suit de si près les *Voyages aventureux* de Jehan Alfonse que nous n'aurions aucune peine à dire qu'il n'a fait que les mettre en vers, si son poème ne datait d'au moins deux ans *avant* les *Voyages aventureux*. C'est cette raison qui avait amené HARRISSE à proposer que ce serait plutôt dans la *Cosmographie* que Mallart serait allé chercher son bien. Se fiant à sa seule mémoire, il affirmait en effet: «Autant que nous pouvons nous le rappeler, un passage identique se lit dans la *Cosmographie* manuscrite, laquelle, commencée en 1544 et achevée en 1546, se trouvait aussi au temps de François I^{er} dans la bibliothèque de Fontainebleau¹⁵». Mais les variantes que nous avons relevées entre les deux textes de Jean Alfonse, en particulier la mention que les Norembèguois parlaient une langue proche du latin, ne se retrouve pas sous la plume de Jehan Mallart. Il faut donc tenir à une dérivation des *Voyages aventureux*. HARRISSE ignorait-il que, publié en 1559, cet ouvrage circulait sous forme manuscrite dès 1544¹⁶? Il aurait pu tomber sous les yeux de Jehan Mallart sous cette forme.

Quoi qu'il en soit de ce problème de source, Jehan Mallart n'en introduit pas moins quelques variantes de son cru. La grande ville qu'on était censé trouver à quinze ou vingt lieues en amont de la Norembègue est devenue «une isle très belle

et grande». Il précise que les peaux dont les gens sont vêtus sont non seulement nombreuses et variées, mais «exquises» et de «maint marchant bien chèrement requise»; que si les gens sont «noirs», ils n'en sont pas moins «bien plains de vertus» (pourquoi cette précision, sinon parce que leur couleur faisait attendre le contraire!); et qu'ils «décorent» leurs villes et leurs châteaux. Dans ce dossier sur le Norembègue, la répétition ne va jamais sans amplification.

Quand, plus de vingt cinq ans après, en 1575, André Thevet reprend le fil du discours sur le Norembègue, notamment dans les dernières pages de sa *Cosmographie universelle*, il en change le sens. Avant lui, nous avions affaire à un mythe, en ce sens qu'à partir d'un même thème, chacun des auteurs repérés y allait de ses petites variations et que ces variations obéissaient à un certain déterminisme amplificateur, repérable à l'analyse. Avec Thevet, il n'est plus possible de parler de «mythe», même en un sens étendu. Thevet raconte, en effet, étape par étape, une expédition au Norembègue et décrit des événements dont il affirme avoir été le témoin. On passe donc du mythe au récit de voyage. Cela est d'autant plus remarquable qu'il s'agit en réalité d'un voyage imaginaire, entièrement inventé par Thevet, même quand il proteste de sa qualité de témoin oculaire!

Avec Thevet, l'instantanéité du discours propre au mythe, qui se donne d'emblée comme structure, cède la place à la linéarité du récit. Nous allons de surprise en surprise, sans qu'il soit possible de prévoir la suite. En ce sens, on peut dire que Thevet annonce Champlain, la seule différence étant que, dans un cas, le récit est imaginaire et dans l'autre, vécu. Il commence par une description pour ainsi dire classique des lieux. Le Norembègue se situe au nord de la Floride; comporte une belle rivière «nommée de nous Norombegue, & des Barbares *Aggoncy*¹⁷». Puis le récit commence.

Ayans mis pied à terre au pays circonvoisin, aperceumes un grand nombre de peuple qui venoit droit à nous, de toutes parts, & en telle multitude, que vous eussiez dit estre une vollee d'Estourneaux. Ceux qui marchioient les premier estoient les hommes qu'ils nomment *Aquebuns*, apres venoient les femmes qu'ils appellent *Peragruastas*, puis les *Adegestas*, qui sont les enfants : & les derniers estoient les filles, nommees *Ansas-gestas* : & estoit tout ce peuple vestu de peaux (qu'ils appellent *Rabatatz*) de bestes sauvages. Or contemplant leur mine & façon de faire, nous eusmes quelque deffiance d'eux, & pour ceste cause nous nous retirasmes dans nostre vaisseau¹⁸.

Nous sommes donc en plein rapport de voyage ethnographique avec notations de vocabulaire et récit d'une rencontre transculturelle. La suite raconte qu'on finit par se moins méfier les uns les autres et qu'on procède à des échanges de nourriture contre «quelques petits fatras de vil pris, dont ils furent contens au possible¹⁹». Colomb n'avait pas procédé autrement, distribuant des grelots²⁰ ou autres colifichets lors de ses premiers contacts avec les Indiens.

Thevet n'est pas en reste pour la suite. Il se met directement en scène et devient la source principale du récit. «Le lendemain matin je fuz commis avec quelques autres, pour aller vers eux, sçavoir s'il nous vouloient ayder de vivres, dont nous avions grande disette : mais estans entrez en la maison (qu'ils nomment *Canoque*) d'un certain Roitelet, qui se nommoit *Peramich*, nous veismes plusieurs bestes mortes pendues aux poteaux de ladite maison, lesquelles il avoit fait appareiller (comme il nous fut dit) pour nous envoyer²¹». Les choses se passent donc très bien. L'ambassade des Français auprès de ce *Peramich* – on a noté que dans ce mot inventé par Thevet il y a le mot «ami» – se déroule fort bien. Puis quelque chose d'inattendu arrive. «Sur ces entrefaictes vindrent quelques belistres²² d'entre eux apporter à ce Roy les testes de six hommes, qu'ils avoient en guerre prins & massacrez : ce qui nous espouvanta, craignant qu'ils ne nous en feissent autant²³».

Il ne fallait jurer de rien. Le soir venu, on en profite pour partir à l'anglaise – oui, je sais, mes amis anglophones disent *to take a French leave* – sans prendre congé de son hôte. Nouvelle complication. Celui-ci s'en désole y voyant bien sûr un manque de confiance et tente de rétablir les liens par des discours que Thevet nous cite «en sa langue²⁴». On se rend à ses arguments, on revient sur la terre ferme, on retourne dans les vaisseaux pour coucher le soir et finalement on le quitte. «...ayant demeuré là cinq jours entiers, levastes les anchres, partismes d'avec eux avec un merveilleux contentement d'une part & d'autre, & feismes largue²⁵ en pleine mer a cause des sablons & battures²⁶».

On le voit, avec Thevet il ne s'agit plus d'un mythe, mais d'un véritable récit de voyage avec péripéties imprévues, analyses des comportements et rapport au vrai sur ce qui se serait passé. Est-ce à dire que tout discours mythique sur le Norembègue sera remplacé à partir de Thevet par des récits de voyage? Peut-être pas si tôt. Lescarbot parle d'un livre récent, intitulé «*Histoire universele des Indes Occidentales*, imprimé à Doüay l'an dernier mille six cents sept», qui mentionnait encore le Norembègue dans les mêmes termes que ses prédécesseurs d'avant Thevet.

Plus oultre vers le Septentrion (dit l'Autheur apres avoir parlé de la Virginie) [est] *Norumbega*, laquelle d'une belle ville & d'un grand fleuve est assez connuë, encore que l'on ne trouve point d'où elle tire ce nom : car les Barbares l'appellent *Agguncia*. Sur l'entrée de ce fleuve il y une ile fort propre pour la pecherie. La region qui va le long de la mer est abondante en poisson, & vers la Nouvelle-France a grand nombre de bêtes sauvages, & est fort commode pour la chasse, & les habitants vivent de même façon que ceux de la Nouvelle-France²⁷.

Lescarbot a beau jeu de réfuter cet explorateur de cabinet. Que dis-je le réfuter? Il le taille en pièces. «Si cete belle ville a oncques esté en nature, je voudrois bien sçavoir qui l'a démolie depuis octante temps: car il n'y que des cabanes par ci par là faites de perches & couvertes d'écorces d'arbres, ou de peaux, & s'appellent

l'habitation & la rivière tout ensemble *Pemptegoet*, & non *Agguncia*²⁸». Il est facile de savoir où l'auteur de cette *Histoire* avait pris le nom de *Agguncia*. C'est évidemment dans Thevet que nous avons cité plus haut. Lescarbot était plus près de la vérité en parlant de *Pemptegoet*, comme nous le verrons dans Champlain.

Champlain au Norembègue

À supposer que Champlain ait partagé quelques-unes de ces idées sur le Norembègue, on imagine sa joie et ses anticipations quand, le 6 septembre 1604, il atteint l'embouchure de la rivière Pennobscot, la Norembègue des cosmographes. Les premières gens qu'il rencontre à terre, près du site de l'actuelle Castine, étaient des Pentagouets, lesquels constituaient une importante division des Abénaquis orientaux. Ceux-ci lui apprennent que le nom de leur rivière est la «Peimtegouët». Il est persuadé d'avoir atteint la célèbre rivière de la cartographie ancienne : ceste riviere (...) que plusieurs pilotes & Historiens appellent Norembègue», affirme-t-il. Ils l'accompagnèrent ensuite à leur village. De «cités», de gens parlant une langue proche du latin, nulle trace, bien sûr. Champlain prend acte. «...nous ne vismes aucune ville ny village, ny apparence d'y en avoir eu : mais bien une ou deux cabanes de sauvages de mesmes façon que celles des Souriquois²⁹ couvertes d'écorces d'arbres : Et à ce qu'avons peu juger il y a peu de sauvages en icelle riviere qu'on appelle aussi Etechemins. Ils n'y viennent non plus qu'aux isles, que quelques mois en esté durant la pesche du poisson & chasse du gibier, qui y est en quantité³⁰».

Champlain était donc persuadé que les huttes aperçues ici et là n'étaient pas des installations permanentes. Ces indigènes s'apprêtaient à retourner chez eux. C'était bien le comble! On n'avait même pas affaire à des sédentaires. «Ce sont gens qui n'ont point de retraicte arrestee à ce que j'ay recogneu & appris d'eux : car ils yvernent tantost en un lieu & tantost à un autre, où ils voient que la chasse des bestes est meilleure; dont ils vivent quand la nécessité les presse, sans mettre rien en reserve pour subvenir aux disettes qui sont grandes quelquesfois³¹».

On ne pouvait imaginer de contraste plus fort. À la place des villes, il n'avait trouvé que des territoires inhabités, tout juste visités durant la saison estivale. Au lieu d'une nation civilisée, une bande de nomades, imprévoyants en plus. Ne rien mettre de côté pour prévenir les disettes, paraissait le comble de l'incurie. Il est vrai que leur misère avait apitoyé Champlain. Il leur déclare par l'intermédiaire d'un «truchement» que non seulement «il vouloit les tenir en amitié», mais aussi qu'«il desiroit habiter leur terre, & leur montrer à la cultiver, afin qu'ils ne trainassent plus une vie si miserable qu'ils faisoient³²». La même réflexion lui était venue à Tadoussac à la vue de la «misère» des peuples algiques rencontrés à cet endroit. «Tous ces peuples, écrivait-il, patissent tant quelques fois, qu'ils sont presque contraints de se manger les uns les autres pour les grandes froidures & neiges : car les animaux & gibier de quoy ils vivent se retirent aux pays plus chauds. Je tiens que

qui leur monsteroit à vivre & enseigner le labourage des terres, & autres choses, ils l'apprendroient fort bien³³». Champlain pouvait donc conclure que dans l'un et l'autre cas, il avait affaire aux mêmes Indiens, puisqu'il conclut ainsi son paragraphe sur les Indiens de Norembègue. «Tous ces peuples de Norembegue sont fort basannez, habilles de peaux de cators & autres fourures, comme les sauvages Cannadiens et Souriquois : & ont mesme façon de vivre³⁴».

Pour Champlain, plus de doute possible, le Norembègue des cartographes et des cosmographes n'était qu'un mythe. «On décrit aussi qu'il y a une grande ville fort peuplée de sauvages adroits & habilles, ayans du fil de cotton. Je m'assure que la plupart de ceux qui en font mention ne l'ont pas veue, & en parlent pour l'avoir ouy dire à gens qui n'en sçavoient pas plus qu'eux³⁵». Il répétera la même chose quand il reviendra sur le sujet en 1632. «Voilà au vray tout ce que j'ay remarqué tant des costes, peuples, que rivièr de Norembegue, & ne sont les merveilles qu'aucuns en ont escrites³⁶».

On peut suivre sur les cartes de Champlain sa progressive désillusion à propos du Norembègue. Dans la carte manuscrite de 1607 (fig.2), déjà mentionnée, l'embouchure de la Pennobscot est décrite en détail et le nom de «Norumbegue» attribué à toute la région. «Pentegoit» semble tout juste être un endroit sur la rive gauche de la rivière. Enfin, de part et d'autre d'un petit affluent de la Pennobscot, deux groupes de maisonnettes (et non de huttes) semblent indiquer l'emplacement sinon de deux villes du moins de deux agglomérations plus importantes. Sur la carte de 1612 (fig.3), «naranbergue» et «pemetegoit R.» paraissent côte à côte sur la même rive de la Pennobscot, et regroupe cinq maisonnettes sur la rive opposée. Finalement, sur la carte de 1616, conservée à la John Carter Brown Library, le mot «Norembegue» a disparu (fig.4). Si on consulte la légende au numéro 17, il n'y est question que de la «R. de pennetegoit» et du mot «etechemains». La carte de 1632 s'en tient aux mêmes conclusions.

Une nouvelle image de l'Indien

Faudrait-il en conclure que la première exploration de la côte atlantique ne fut que déception pour Champlain? Oui, si l'on ne songe qu'au Norembègue. Mais en réalité, c'est au cours de ces mêmes explorations que Champlain fit une découverte qui allait bouleverser complètement sa perception des premiers habitants des lieux. C'est à l'embouchure de la rivière Saco qu'il vit pour la première fois des indigènes qui «labourent & cultivent la terre, ce que n'avions encores veu³⁷». Certes, en parlant de labourage, il exagérait un peu puisque «au lieu de charuës ils ont un instrument de bois fort dur, faict en façon d'une besche³⁸». Il n'en restait pas moins que ces gens pratiquaient une forme sinon d'agriculture du moins d'horticulture.

Le lendemain le sieur de Mons fut à terre pour veoir leur labourage sur le bord de la rivièr, & moy avec luy, & vismes leur bleds qui sont bleds d'Inde, qu'ils font en jardinages, semant trois ou quatre grains en un lieu, après ils assemblent

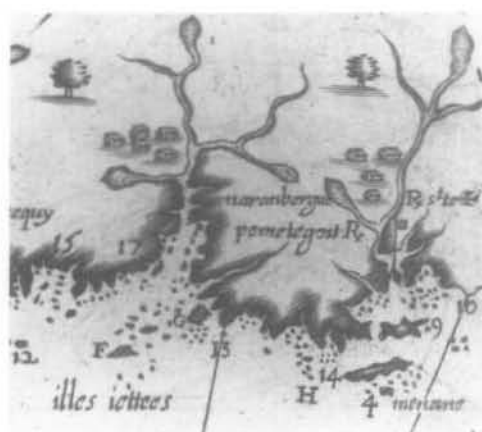


fig.3 Samuel de Champlain, Carte géographique de la Nouvelle France faicte par le Sieur de Champlain saint Tongois Cappitaine ordinaire pour le Roy en la Marine, 1612. détail. (Photo: auteur)



fig.4 [Le Canada] faict par le Sr de Champlain, 1616, détail, coll. The John Carter Brown Library, Brown University. (Photo: The John Carter Brown Library)

tout autour avec des écailles du susdit signoc quantité de terre : Puis à trois pieds delà en sement encore autant; & ainsi consecutivement. Parmy ce bled à chasque touffeau ils plantent 3. ou. 4. febves du Bresil, qui viennent de diverses couleurs. Estans grandes elles s'entrelassent autour dud. bled, qui leve de la hauteur de cinq à six pieds: & tiennent le champ fort net de mauvaises herbes. Nous y vismes force citrouilles, courges et petum, qu'ils cultivent aussi³⁹.

Certes, Champlain parle encore de «labourage», mais il se corrige aussitôt en parlant de «jardinages». Les «écailles du susdit signoc» sont des carapaces de limule, *Limulus polyphemus*, un animal qui avait assez intrigué Champlain pour qu'il le représente sur sa carte de 1612 (fig. 4). Il s'agit en fait dans ce texte d'une excellente description de l'horticulture amérindienne, avec ses trois plantes principales, maïs, fèves et courges, qu'on faisait pousser ensemble.

À partir de ce moment, chaque nouvelle manifestation d'un savoir agricole amérindien est fidèlement rapportée par Champlain. Près de Cap Ann, il apprend «que tous ceux qui habitoient en ce pays cultivoient & ensemensoient la terre, comme les autres qu'avions veu auparavant⁴⁰». Il fait la même observation à Brant Point, un peu au nord de Plymouth : «Nous vismes en ce lieu grande quantité de petites maisonnettes, qui sont parmy les champs où ils sement leur bled d'Inde⁴¹». Finalement, à Nauset Harbor, Champlain rapporte qu'en plus du maïs, on trouve dans leurs champs une grande quantité de «febves de Bresil, & force citrouilles de plusieurs grosseurs, bonnes à manger, du petun & des racines qu'ils cultivent, lesquelles ont le goust d'artichaut⁴²». Cette dernière plante était probablement le topinambour dans la famille de l'*Helianthus*. S'accordant avec Champlain sur son goût, l'anglais la désigne comme le *Jerusalem artichoke*. Même très précises, ces descriptions littéraires ne pouvaient pas ne pas poser plusieurs problèmes aux graveurs qui se seraient mis en tête d'illustrer les textes de Champlain ou autres voyageurs.

S'inspirant de John White⁴³, de Bry avait, par exemple, représenté les champs près du village de Secoton, un village des Algonkiens des Carolines (fig.5). On a pu situer ce village sur la rive sud de la rivière Pamlico, près de l'actuelle Bonneron, en Caroline du Nord. Il s'agit d'un village sans palissades, dont les maisons sont faites de branches courbées et de nattes. John White avait probablement fait son aquarelle autour du 15 ou du 16 juillet 1585, si l'on en juge par l'avancement relatif des trois cultures qui y sont représentées : «Their rype corne» en haut, «Their green corne» au milieu et le «Corne newly sprong», en bas. On notera comment les plantes de cette dernière section sont plantées en rangs réguliers. Quand, en 1591, Théodore de Bry se mit en tête de représenter les Timicuas en train de semer leurs champs (fig.6), certes dans une région plus méridionale, puisque les Timicuas habitaient la Floride, il n'a pu s'empêcher de marquer le sol de beaux sillons très réguliers et de mettre dans les mains des semeurs des outils d'origine franchement européenne, comme l'a montré W. Sturtevant⁴⁴.

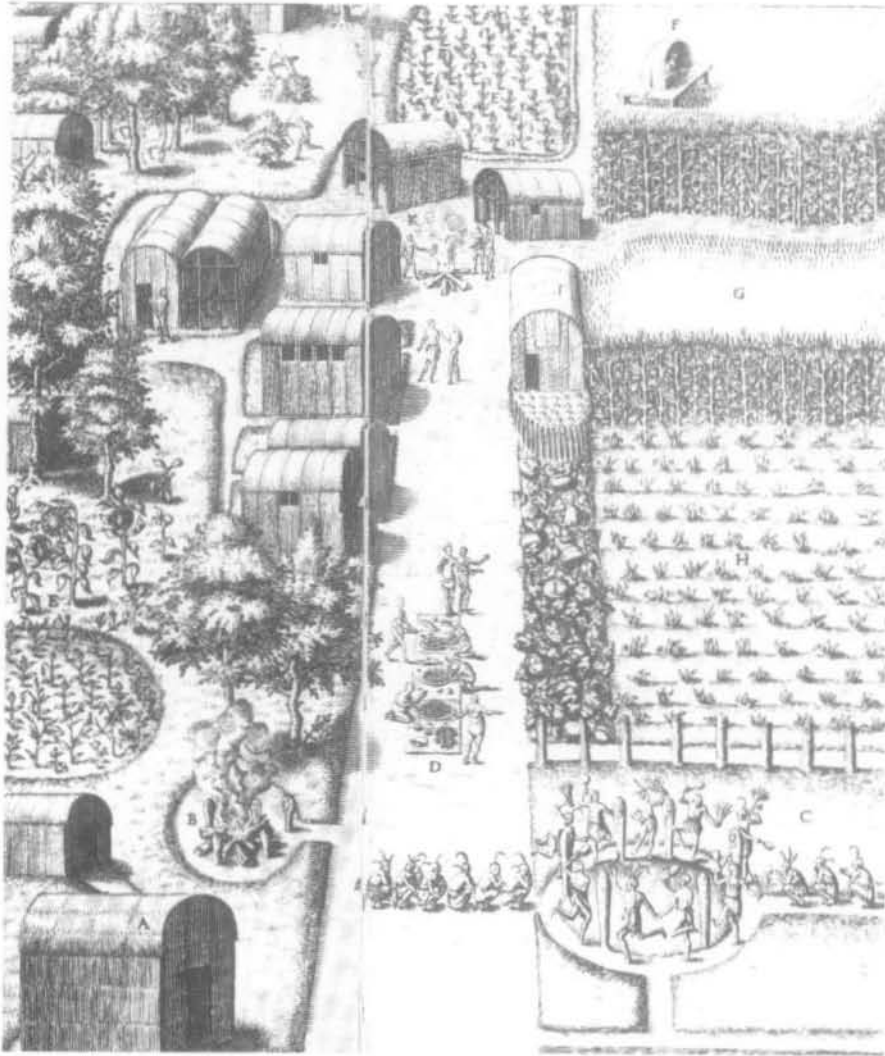


fig. 5 Théodore de Bry, «La ville de Secoton», *America*, part I, 1590, planche XX.
(Photo: auteur)



fig.6 Théodore de Bry, «Méthode de labourer la terre et de planter les graines», *America*, part II, 1591, plate 21. (Photo: auteur)

Il faut attendre le graveur de Lafitau, dans les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 1724, pour avoir une vue plus exacte de l'horticulture amérindienne, cette fois en Huronie (fig.7). Le graveur comprit que les Hurons n'utilisaient pas de charrue et donc ne pouvaient tracer de sillons. C'est la raison pour laquelle il dessina de petits monticules de terre percés de trous pour y mettre les graines. L'utilisation de la bêche fait aussi plus de sens dans ce contexte. Il est vrai cependant que même le graveur de Lafitau ne s'est pas risqué à représenter un jardin amérindien en pleine croissance, avec l'entrelacement de plantes décrit par Champlain. Qu'en est-il de Champlain sous ce rapport? Si l'on s'en remet à ses dessins, tels qu'ils nous sont parvenus dans les interprétations gravées de David Pelletier, on ne peut pas dire qu'ils soient complètement satisfaisants. Il a fait représenter le mieux possible les plantes indigènes qu'il ne connaissait pas pas (fig.8), mais il ne s'est pas mis en frais de nous représenter la manière dont elles poussaient dans les champs.

On peut lire en légende : «la forme des sitroulos», probablement pour citrouilles et courges, «groiselle rouge», «raisins de trois sortes», «chataigne», «les febves du Bresil», «prune» pour les plus facilement identifiables. Sur les «alix», «atemara»,

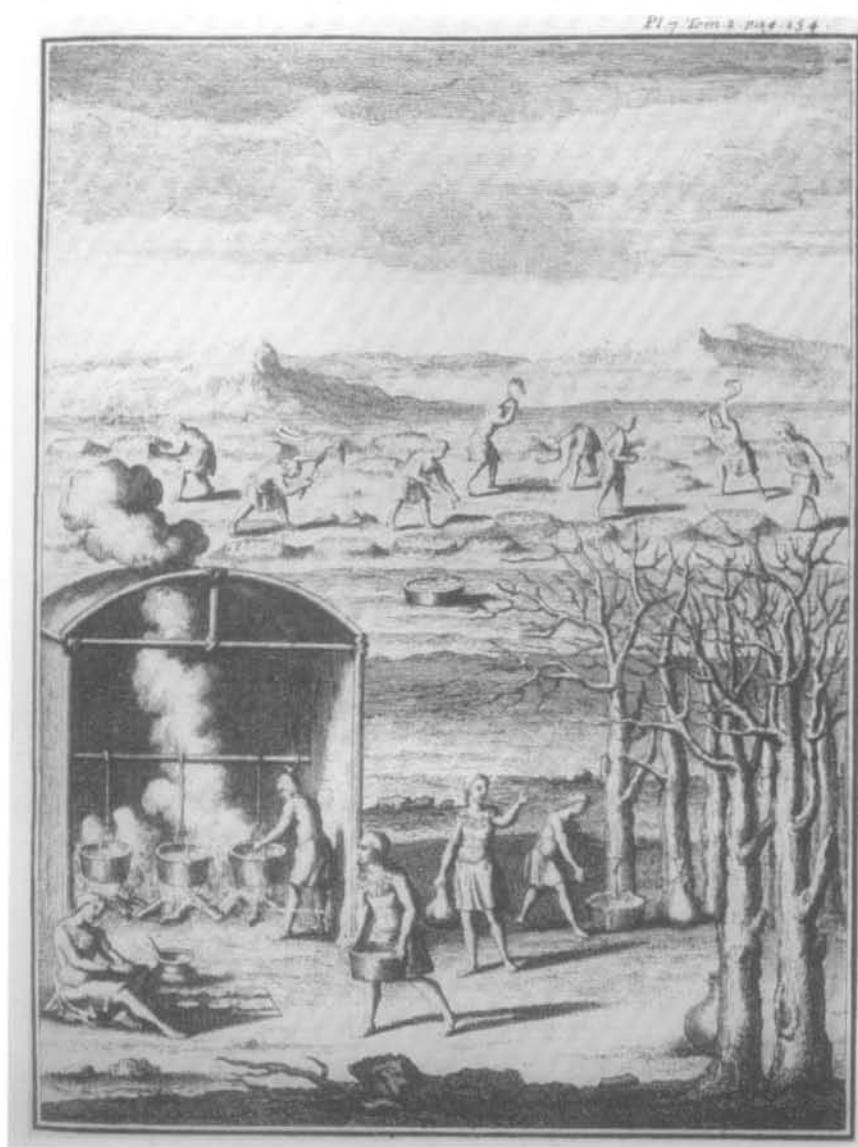


fig. 7 En haut : «Méthode de cultiver et de planter»; en bas : «Manière de faire le sucre d'érable», dans Joseph Lafitau, *Moeurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 1724, vol. II, planche VII. (Photo: auteur)

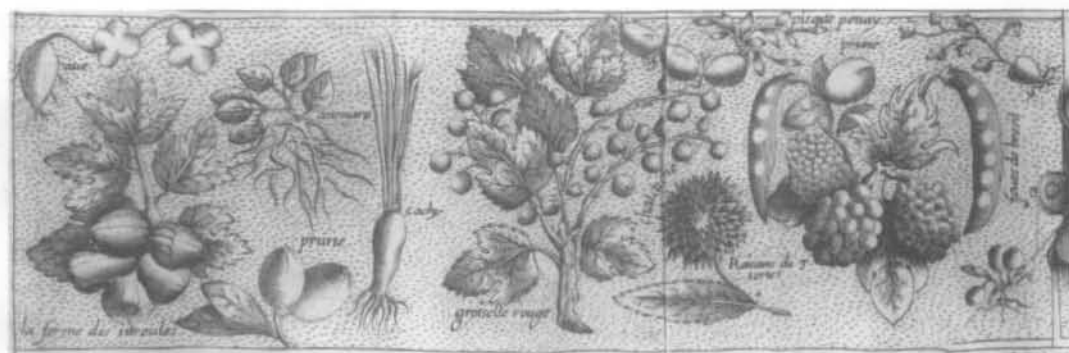


fig.8 Plantes représentées au bas de la carte de 1612 de Champlain. (Photo: auteur)



fig.9 «Maize» dans John Gerarde, *Herball or General Historie of Plants*, John Norton, London, 1597, pl. 75.2. (Photo: auteur)

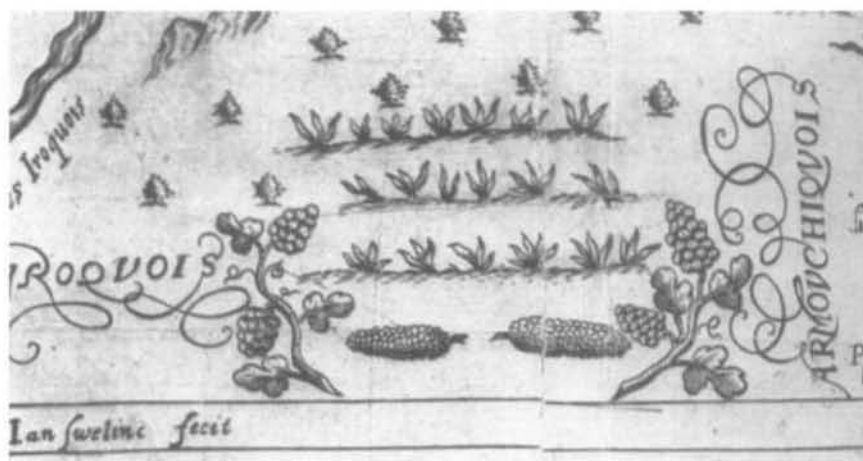


fig.10 Détail de la carte de Lescarbot, 1609. (Photo: auteur)

«cachy» et «pisque penay» nous sommes beaucoup moins fixés. Chose certaine, le maïs brille par son absence dans cette frise décorative. Il faut dire que le maïs n'était pas très connu en Europe à l'époque. Il avait été introduit par l'Espagne et le Portugal et n'avait gagné le nord que lentement. On l'avait d'abord considéré comme une plante purement ornementale⁴⁵. Pourtant on trouvait déjà dans l'*Herball or general historie of Plants* publié à Londres en 1597 par John Gerarde, une belle représentation de la plante en entier (fig.9). Mieux encore et dans un livre accessible à Champlain, Marc Lescarbot avait orné une carte de la Nouvelle-France d'une représentation d'épis de maïs et de grappes de raisins, selon l'opposition classique en iconographie religieuse entre le pain et le vin. (fig.10). Il semble bien que ces représentations aient complètement échappé à David Pelletier.

De plus d'intérêt sont les représentations d'indigènes sur la carte de 1612 (fig.11). Champlain oppose les Montagnais aux Almouchicois, comme les «errants» aux «arrêtés», nous dirions les nomades aux sédentaires. Autrement dit, il prenait acte au niveau même de l'illustration, de l'opposition qui l'avait tant frappé sur la côte atlantique, entre ces sauvages qui se construisent des huttes vite abandonnées quand la saison de la pêche est terminée et ceux qui pratiquent



fig.11 «Figures des Montagnais» et «figure des sauvages almouchicois», détail de la carte de 1612 de Champlain. (Photo: auteur)

l'horticulture. Les «figures des montagnais» entendaient nous donner une idée des «errants». C'est la raison pour laquelle la Montagnaise tient un aviron à la main (fig. 12). Elle porte son enfant en bandoulière, dans une position qui peut sembler peu confortable, mais qui signifie aussi la possibilité des déplacements. L'homme montagnais est moins caractérisé comme «errant». Il sert plutôt le stéréotype bien européen du guerrier en opposition à la femme, qui est représentée comme nourricière. C'est aussi ce qui expliquerait la présence d'un petit panier à anse derrière elle.

L'Almouchicoise (fig.13) tient d'une main ce qu'on pourrait prendre pour une poire, ou un coing, mais qui est plutôt un de ces «sitroulos», représentées dans la frise au bas de la carte, donc une courge. On trouve d'ailleurs dans Leonhart Fuchs la représentation assez semblable d'une gourde, *Cucurbita lagenaria* dans son *De Historia Stirpium*, publié à Bâle en 1542 (figs.14 et 16). Sur un dessin de John White représentant une femme de Pomeioc et sa fille, la femme tient la même plante dans sa main gauche. Étant donné que cette représentation est très connue, nous reproduisons une image de Robert Beverley, moins connue mais inspirée de White (fig.15). Dans son autre main, l'Almouchicoise tient probablement



fig.12
La Montagnaise de
la carte de 1612
de Champlain.
(Photo: auteur)

fig.13
L'Almouchicoise
de la carte de 1612 de
Champlain. (Photo: auteur)



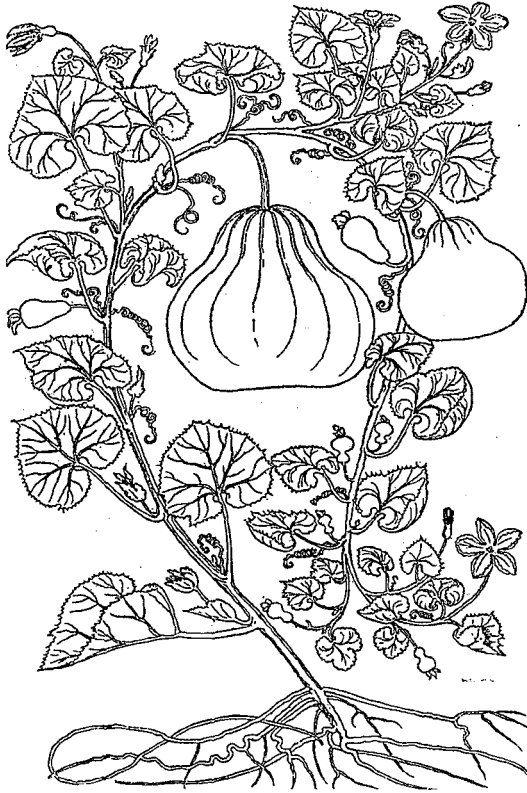


fig.14
Gourde, dans Leonhart
Fuchs (ou Fuchsius), *De
Historia Stirpium commentarii
insignes, maximis impensis &
vigillis elaborati adjectis
earumdem vivis plusquam
quingentis imaginibus, nunquam
antea ad naturae imitationem
artificiosius effectis et expressis,
in officine Isingriana, Bâles,
1542, p.368. (Photo: auteur)*



fig.15 «Femme de Pomeioc
et sa fille», dans Robert
Beverley, *Histoire de la Virginie*,
Amsterdam, 1707, planche VI,
face à la page 234. (Photo: auteur)



fig.16 Gourde, dans Leonhart Fuchs,
De Historia Stirpium..., Bâles, 1542,
p.370. (Photo: auteur)



fig.17 Millet indien, dans Leonhart
Fuchs, *De Historia Stirpium...*,
Bâles, 1542, p.771. (Photo: auteur)



fig.18 L'Almouchicois de la
carte de 1612 de Champlain.
(Photo: auteur)

un épi de maïs. On me dira qu'il n'est pas très convaincant! J'en conviens. Les feuilles de la plante ressemblent à des feuilles de tulipe. Pierre-Simon Doyon⁴⁶ a suggéré que la plante représentée pouvait être une forme ou l'autre de millet, *Holcus sorghum*, qui était mieux connu que le maïs en Europe à l'époque (fig.17)⁴⁷. Une chose est sûre en tout cas: ces Almouchicois sont représentés comme des jardiniers, des horticulteurs, sinon des paysans capables de cultiver leurs plantes.

Un détail reste intrigant. Pourquoi avoir représenté les Almouchicois dans un état presque complet de nudité, en tout cas beaucoup moins habillés que les Montagnais? Certes on pense tout de suite au climat. Les Montagnais habitaient la rive nord du Saint-Laurent à la hauteur de Tadoussac et les Almouchicois habitaient la Caroline du Nord. Mais peut-être était-ce une façon de suggérer que les Almouchicois vivaient dans une sorte d'Arcadie bienheureuse, où leur nudité n'aurait pas été déplacée. Qu'en est-il du compagnon masculin de l'Almouchicoise? Si on isole mentalement sa figure (fig.18), on a la surprise de constater qu'il n'a rien de bien indien. On dirait plutôt une tête d'Européen, une sorte Henri IV ensauvagé. Certes le concept de race n'existe pas à l'époque. Il n'était donc pas question de doter les personnages de traits ethniques caractérisés. La découverte de quelques Indiens pratiquant la culture des plantes démontrait qu'ils n'étaient pas si différents de nous après tout et qu'on pouvait donc espérer les assimiler rapidement.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'homme almouchicois avec sa barbiche nous ressemble autant et semble même s'avancer d'un bon pas vers nous. On notera que le couteau qui lui sert à aiguiser sa flèche était européen (déjà). Le commerce et les échanges seront de puissants facteurs d'assimilation. Les missionnaires feront le reste. Si, pour conclure, on tente de dresser un bilan de l'expérience de la côte atlantique de Champlain, on peut dire qu'elle fut à la fois négative et positive. Il fut en mesure d'envoyer définitivement aux oubliettes le vieux mythe du Norembègue. Mais il se donna une vue plus fine des populations amérindiennes. Il n'était plus possible de parler indistinctement des «sauvages». Certains groupes pratiquaient l'horticulture et cultivaient le maïs. Certes, pour Champlain, il ne s'agissait pas encore de parler de culture, comme nous le faisons aujourd'hui. Clairement, pour lui il n'y a qu'une culture qui vaille, la sienne. Il constatait seulement que certains de ces groupes auraient moins de chemin à faire pour rejoindre sa propre culture, alors que d'autres en étaient beaucoup plus loin et qu'il fallait songer à leur montrer «à vivre & enseigner le labourage des terres, & autres choses».

FRANÇOIS-MARC GAGNON

Institut de recherche en art canadien Gail et Stephen A. Jarislowsky
Université Concordia

Notes

- 1 Voir Bertrand GERVAIS, «Éléments pour une rhétorique de l'assimilation», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol.XVII, n° 3, automne 1987, p.41-52.
- 2 Voir Lee Elridge HUDDLESTON, *Origins of the American Indians. European Concepts, 1492 – 1729*, University of Texas Press, Austin et Londres, 1970.
- 3 *Discorso d'un gran capitano di mare Francese del luoco di Dieppa sopra la navigationi flotte alla terra bova dell'Indie occidentali, chiamata la nuova Francia, de gradi 40 fino a gradi 47 sotto il porto artico, e sopra la terra del Brasil, Guinea, Loola di san Lorenzo equella di Sumatra, fino alle quali hanno navigato le Caravelle e navi Francese*, dans G. RAMUSIO, *Navigazione et viaggi*, Venise, 1565, vol.III, fol.425v, cité par Henry HARRISSE, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins, 1497-1501-1769. Essai de géographie historique et documentaire*, Londres et Paris, 1900, p.151.
- 4 «La province de quoi nous commençons à parler est appelée Reobar [peut-être pour *rudbar*, qui en persan indique une région arrosée par un cours d'eau]. Les fruits de celle-ci sont dates, grenades, citrons, pommes de Paradis et pistaches, et bien d'autres fruits qui ne viennent pas en nos pays froids», A.-C. MOULE et P. PELLLOT, *Marco Polo, Le Devisement du Monde. Le Livre des merveilles* (version française de L. Hambis; introduction et notes de S. Yerasimos), Éditions de la Découverte, Paris, 1991, vol.I, p.99. Leonardo OLSCHKI, *Marco Polo's Asia: an introduction to his Description of the world called Il milione*, University of California Press, Berkeley et Cambridge University Press, Londres, 1960, situe sur une carte à la fin de son volume cette région de «Reobarles» et indique, p.374 qu'il s'agit d'une région particulièrement désertique aujourd'hui, mais l'archéologie a révélé l'existence de tout un système d'irrigation qui justifiait sans doute dans le passé l'appellation de *rudbar*.
- 5 Il est question de *berzi* dans la province de Lochac, à l'extrême sud de la Thaïlande actuelle, dans la région du fleuve Pattani. (Voir A.-C. MOULE et P. PELLLOT, *Marco Polo, Le Devisement du Monde*, vol. II, p.410, n.383). Le mot a intrigué Ramusio qui parle d'un «fruit appelé berci, qui est cultivé et gros comme un citron et très bon à manger». On traduit plutôt *berzi* par bois de Brésil aujourd'hui. Il est clair que Marco Polo n'est jamais allé à Java! Voir Ronald LATHAM, *Marco Polo, The Travels*, Harmondsworth, UK, Penguin Books (1958), 1967, p.251.
- 6 *Les Voyages aventureux du capitaine Jan Alfonse, Saintongeois*, par Jan de MARNEF, au Pélican, Poitiers, 1559, f. 28v et 29r. Nous citons l'original à partir de la microfiche n° 29064 de l'Institut canadien de microreproductions historiques ; voir aussi W.F. GANONG, «Crucial Maps in the Early Cartography and Place Nomenclature of the Atlantic Coast of Canada. VI: The Voyages of Jacques Cartier», *Transactions of the Royal Society of Canada*, 3^e série, vol. 28, Sect. II. 1934, p.274-76.
- 7 Marc LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France. Contenant les navigations, découvertes, et habitations faites par les François és Indes Occidentales et Nouvelle-France souz l'avoeu et autorité de nos Rois Tres-Chrestiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusques à hui. En quoy est comprise l'Histoire Morale, Naturele et Géographique de ladite province: Avec les Tables et Figures d'icelle*, Paris, chez Jean Millot, 1609, liv. IV, chap. 7; nous citons l'édition W. L. GRANT, *Marc Lescarbot, Histoire de la Nouvelle-France*, The Champlain Society, Toronto, 1907-1914, vol. II, p.524.
- 8 Georges MUSSET, *Jean Fonteneau dit Alfonse de Saintonge, capitaine pilote de François I^{er}, La Cosmographie avec espère et régime du soleil et du Nord en nostre langue françoise*, Paris, Ernest Leroux éditeur, 1904, p.504. (BN ms français 676 (1943-4) f. 185).

- 9 Cap Catoche à l'extrémité nord-est du Yucatán, qui fut ainsi nommé en Allison au Cap du Figuier, qui marquait la frontière de la France et de l'Espagne dans la Baie de Biscaye. Voir H.P. BIGGAR, *The Voyages of Jacques Cartier*, F.A. Acland, Ottawa, 1924, n.4, p.278.
- 10 Sur Cibola, voir G.P. WINSHIP, «The Coronado Expedition 1540 – 1542» dans *Fourteenth Annual Report of the Bureau of Ethnology to Secretary of the Smithsonian Institution*, Washington, 1896, p.329-613, où les cartes portant ce toponyme sont aussi reproduites.
- 11 MUSSET, *Jean Fonteneau dit Alfonse de Saintonge*, p.496; repris dans «An Extract from the *Cosmographie* of Jean Alfonse, completed 24 May, 1544», dans BIGGAR, *The Voyages of Jacques Cartier*, p.298.
- 12 Adverbe de lieu: en cet endroit-là.
- 13 Adverbe de lieu: en cet endroit-là.
- 14 Cité dans H. HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot: leur origine et leurs voyages. Étude d'histoire critique suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au nordouest de 1497 à 1550 d'après des documents inédits*, Paris, 1882 (réimpression Chicago: Argonaut, 1968), p.226-27; repris en partie dans HARRISSE, p.219.
- 15 *Ibid.*, p.229.
- 16 Voir Ch.-André JULIEN, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements (XV^e –XVI^e siècles)*, Presses Universitaires de France, Paris, 1948, p.356. Il est venu à la connaissance de Rabelais sous cette forme manuscrite, dès cette date, peut-être par l'intermédiaire de son ami Saint-Gelais, l'auteur du sonnet qui figure en tête des *Voyages aventureux*....
- 17 André THEVET, *La Cosmographie universelle d'André Thevet cosmographe du Roy*, chez Guillaume Chaudière, rue S. Jacques, à l'enseigne du Temps & de l'Homme sauvage, Paris, 1575, tome II f. 1008v. Nous citons l'original à partir de la microfiche n° 40485 de l'Institut canadien de microreproductions historiques.
- 18 Op. cit., f. 1008v-1009r.
- 19 Id., f. 1009r.
- 20 «From the first, the most popular objects of barter in the West Indies were the small brass bells which falconers in Europe tied to the legs of their hunting birds», Björn LANDSTRÖM, *Columbus*, The MacMillan Company, New York, 1967, p.71.
- 21 *Ibid.*
- 22 Le mot est encore au dictionnaire: «Béllître», terme injurieux désignant un homme de rien.
- 23 *Ibid.*
- 24 *Ibid.*
- 25 Faire largue, prendre un vent oblique par rapport à l'axe longitudinal du navire.
- 26 *Ibid.*
- 27 LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France*, p.524.
- 28 *Ibid.*
- 29 Micmacs.
- 30 H.P. BIGGAR, *The Works of Samuel de Champlain*, The Champlain Society, Toronto, 1922-1936, vol. I, p.292.
- 31 *Ibid.*, p.292-93.

- 32 *Ibid.*, p.295.
- 33 *Ibid.*, p.110.
- 34 *Ibid.*, p.298.
- 35 *Ibid.*, p.285.
- 36 BIGGAR, *The Works of Samuel de Champlain*, vol. III, p.368.
- 37 BIGGAR, *The Works of Samuel de Champlain*, vol. I, p.327.
- 38 *Ibid.*
- 39 *Ibid.*, p.327-28.
- 40 *Ibid.*, p.336.
- 41 *Ibid.*, p.341.
- 42 *Ibid.*, p.351.
- 43 Voir John WALKER et Paul HULTON, *The Watercolor Drawings of John White From the British Museum*, National Gallery of Art, Smithsonian Institution, Washington, D.C., 1965, pl. 43, p.35.
- 44 W.C. STURTEVANT, «Lafitau's Hoe», *American Antiquity*, vol.33, no.1, janvier 1968.
- 45 «[Corn] was displayed [by Columbus] as a curiosity to the court at Barcelona». Zvi DOR-NER, *Columbus and the Age of Discovery*, William Morrow and Company Inc., New York, 1993, p.59 et suiv.
- 46 L'iconographie botanique en Amérique française du XVII^e au milieu du XVIII^e siècles, Thèse de doctorat, Département d'histoire, Faculté des études supérieures, Université de Montréal, 1993, p.59 et suiv.
- 47 Voir une représentation à la page 771 du *De Historia Stirpium*, de Leonhard Fuschs, publié à Bâle en 1542; repr. dans Richard G. HATTON, *Handbook of Plant and Floral Ornament...*, Dover Publications Inc., New York, 1960, p.477.

MYTH OR REALITY

The Atlantic Coast Seen by Champlain and his Predecessors

Myths and legends of the existence of ancient civilized nations abounded in the sixteenth century. It was believed that the discovery of lost kingdoms would link the past and the present, the Ancient and the New World. Such speculation provided the context for Samuel de Champlain's exploration of the Atlantic coast of America beginning in 1604. One of the important fables was that of Norumbega, a myth originating in Dieppe and identifying a place that Pierre Crignon had described in his *Discorso* of 1539 as part of Asia where "the inhabitants are amiable and peaceful" and that "oranges, almonds or wild vines could be found." Champlain may have found a more explicit discussion of Norumbega in *Voyages aventureux* (1536-43) by Jean Alfonse who described "a great city where people are small and swarthy as in the Indies," and its inhabitants spoke a language which reminded him of Latin, symbolizing the conflation of antiquity and the Christian world. Alfonse's description of this mythic place was widely repeated in other texts of the time. Lescarbot added that Norumbega was discovered by the Portuguese and the Spanish, and he "corrected" Alfonse's description of the people by saying they were tall and good looking, and wore fur as proof of their wealth. Jehan Mallart recounted Alfonse's narrative in a lengthy poem dedicated to François I in 1575, and added his own embellishments, so that the ancient city became a large, beautiful island. André Thevet expanded the discourse by publishing the story of his own but imaginary voyage to Norumbega (which he situated north of Florida) and detailed an encounter with the Natives. To authenticate his story, he included Native terms such as the word *Canoque* for their dwellings. He thus placed the myth within the realm of reality and Mallart became the principal witness in contemporary ethnographic cultural travel traditions.

With such provocative texts as his guide, one can fully understand Champlain's disappointment when he landed near the Penobscot River only to discover that it was not Norumbega. He did meet a number of Penatogues of the eastern Abenaki peoples, but soon realized that there was no glorious city, not even a permanent settlement because most of the area was unoccupied. Instead of a "civilized nation," Champlain encountered a band of poor, almost nomadic people who were returning home after the fishing season. Accompanying them to their temporary dwellings, he was disturbed by their improvidence and was stimulated to assist them in more permanent settlements and to teach them to better cultivate the land. Champlain adamantly declared that the Norumbega of the cartographers was indeed a myth, and the name of the imaginary place, "Norembegue," progressively disappeared from his own maps of the early seventeenth century. In his 1632 map only the river is mentioned, along with the word "etechemains."

This does not mean, however, that Champlain's explorations were fruitless as he made major discoveries concerning the life of the Native people. At the mouth of the Saco River, he recorded for the first time a people who "tilled the land, something we have never seen before," an observation he would frequently repeat. It is true that these Natives were accomplished horticulturists, who grew maize, pumpkins, beans, and probably Jerusalem artichokes - not to mention tobacco, which was less familiar to the Europeans at the time. To speak of "labourage" as Champlain did, was indeed a little exaggerated; he rapidly corrected his comment by saying that the Natives used the shell of the horseshoe crab (what he called a *signoc*) to gather the earth around their plants. Indeed Champlain's description of soil cultivation among the Natives is more accurate than that shown in engravings by Theodore de Bry, who had never visited North America. It is not until the eighteenth century that a more realistic depiction of Native agriculture would be presented through the illustrations for *Customs of the American Indians Compared with the Customs of Primitive Times* (1720), written by the Jesuit missionary, Joseph Lafitau.

Although the maps of Champlain do not illustrate the vegetable gardens of the area, his 1612 map has representations of cultivated plants that were new to him. Equally important, it includes cartouche portraits of two Native couples: one a Montagnais and the other a Almouchicois. The Montagnais woman holds an oar to show that her people were nomadic while the Almouchicois woman holds what could be a corn husk in one hand and something resembling a pear (probably a squash) in the other. Intriguingly, the men are in contrasting states of undress, perhaps referring to the Montagnais living along the north shore of the St. Lawrence River. The Almouchicois were from North Carolina and the figure's almost total nudity may also be a suggestion that his people inhabited a type of Arcadia. Nevertheless, the images reflect European stereotypes as the men are represented as warriors, and the women shown caring for their families.

In short the results of Champlain's expeditions to the New World were both negative and positive. The myth of Norumbega was finally put to rest and replaced by a more nuanced representation of the Natives. After Champlain's voyages along the Atlantic coast, it was no longer possible to regard the Indians simply as "errants" or nomads. Some of them were "arrestés" or settlers because they cultivated corn and other crops. Champlain's discoveries brought the Natives closer to the traditional European image and perhaps as a result, made them more ready for assimilation.

Translation: author